



CONFLITS ET HARMONIE L'EXPERIENCE FRANCISCANE EN MILIEU MUSULMAN

Gwenolé JEUSSET, O.F.M.

Le père Gwenolé Jeusset ofm a été pendant longtemps missionnaire en Côte d'Ivoire. Premier président de la Commission Internationale pour les Relations avec les Musulmans, établie par l'Ordre des Frères Mineurs en 1982, il est auteur de Dieu est courtoisie: "François d'Assise, son Ordre et l'Islam", Rennes 1985.

Parmi ceux et celles qui s'essayent à établir des ponts, la famille franciscaine tient une place modeste qu'elle cherche à faire grandir car cela fait partie de son héritage, un peu oublié parfois.

Ne pouvant parler au nom de toute la famille franciscaine, je présenterai l'expérience des O.F.M., mais aussi un témoignage du Troisième Ordre. Je -me servirai- des témoignages les plus récents entendus au deuxième congrès "Franciscains et Islam" tenu à Orsay près de Paris. Ils rejoignent ce que les voyages - en tant que responsable de la Commission Internationale Franciscaine pour les relations avec les musulmans - m'ont fait découvrir sur les terrains du monde où nous sommes avec les musulmans, en route vers l'Emmaüs où Dieu nous attend.

L'expérience franciscaine se situe très différemment selon les milieux culturels. Cela va du conflit plus ou moins feutré à la quasi harmonie.

Deux témoignages où l'aspect conflictuel est dominant montreront que l'agressivité provient le plus souvent de l'Umma, mais pas toujours.

Quatre témoins s'exprimeront ensuite sur leur vie dans des régions où l'harmonie semble prévaloir.

Cela permettra de préciser les aspects de cette vie parmi les musulmans. Citer des pays ne veut évidemment pas signifier qu'on y vit seulement l'aspect souligné en ces pages

- Vie partagée avec les plus pauvres : Allemagne et Tanzanie.
- Prière et contemplation : Philippines et Canada.
- Lien entre l'Umma et l'Eglise : Côte d'Ivoire et Indonésie.

Il n'est pas inintéressant de constater aussi que les témoins sont choisis dans des aires culturelles fort éloignées et qu'ils sont soit des autochtones - une femme allemande près des Turcs venus dans son pays, soit des étrangers - un

Américain aux Philippines, un Britannique en Tanzanie, un Français en Côte d'Ivoire, un frère des Caraïbes au Canada ...Notre expérience se révèle catholique dans tous les sens du terme !

1. SITUATIONS CONFLICTUELLES

Du côté de l'Umma comme au Moyen-Orient, le conflit est plus religieux sans doute. Du côté chrétien le conflit serait plus politique. Du côté de l'Occident il serait politique ou social. C'est du moins ce qu'on pourra discerner ici.

ALLEMAGNE

Dans cet exemple la communauté musulmane est minoritaire, émigrée en Allemagne. Une journaliste allemande, membre de l'O.F.S. (ex Tiers-Ordre) raconte avec simplicité sa participation à la vie des Turcs pour favoriser l'harmonie dans un conflit plus social que religieux. On pardonnera la longueur du témoignage qui pouvait difficilement être amputé.

"Il y a déjà treize ans que ma fille Joséphine et moi-même sommes à Ottensen. Ottensen fait partie d'Altona, qui est l'un des sept grands quartiers de Hambourg. Nous arrivions d'un très joli village, Blankenese, de la banlieue de Hambourg, pour nous plonger au cœur d'Altona Ottensen, appelé à l'époque le "quartier turc". On peut se demander la raison de ce nom. Cela semble grossier, mais il y a effectivement une raison. On avait prévu de démolir les maisons du quartier pour permettre la construction d'une voie expresse débouchant sur l'autoroute. Mais après une longue et difficile bataille et beaucoup de démarches entreprises par le Comité d'Action, les plans furent mis de côté et annulés. Mais tout au long de cette période de projets routiers, le quartier avait énormément souffert. La plupart des bâtiments, propriété de la ville, étaient en mauvais état sans qu'on ait entrepris la moindre réhabilitation, à l'exception des travaux indispensables dans l'immédiat.

Les familles avec leurs jeunes enfants avaient été relogés dans d'autres quartiers, les gens âgés ayant de maigres retraites étaient restés là, des étrangers de toutes origines, mais surtout des Turcs, avaient été provisoirement installés dans ces immeubles avant leur démolition.

Ceci ne fut guère apprécié des personnes âgées du quartier, qui eurent le sentiment d'être les oubliés dans leur propre quartier. Ils ne pouvaient concevoir que les familles étrangères étaient victimes de la municipalité et des projets routiers du gouvernement, personne ne le leur avait dit. Aussi, le climat d'Ottensen se fit de plus en plus hostile, et se figea dans le ressentiment.

Les rues d'Ottensen, avec leurs immeubles de trois ou quatre étages, étaient grises et sans joie. Saleté et ordures s'y entassaient. A l'époque où nous arrivâmes dans notre vieil immeuble délabré, la gêne de notre famille et de nos amis fut énorme : quitter "Blankenese", quartier résidentiel idyllique et dit "en escalier", car il est situé sur le sommet d'une colline surplombant le fleuve Elbe, cela leur semblait complètement insensé.

A présent, ils disent qu'enfin ils comprennent. Mais avant ? Eh bien, auparavant, moi, journaliste, je ne voulais pas écrire pour mon journal des articles sur les possibilités de rénovation d'un quartier aussi délabré, tout en me prélassant dans mon joli jardin de Blankenese. Je voulais être impliquée dans la vie quotidienne de ce quartier à problèmes, selon l'expression des architectes ; je voulais connaître la dynamique des difficultés et frictions entre les Allemands et les Turcs étrangers. Je voulais découvrir la motivation derrière les graffitis sur les murs

"Dehors les étrangers ! : F...le camp, sales turcs !" etc ...etc...Je voulais tenter de dissoudre cette haine, cette colère ; de créer une atmosphère amicale et sereine, qui permettrait aux gens de vivre dans une communauté et un climat de voisinage.

Le "Sermon sur la montagne" était notre bagage principal, lorsque ma fille Joséphine et moi-même, nous quittâmes notre résidence de Blankenese, pour emménager dans ce vieil et inconfortable immeuble "à démolir" d'Ottensen. Le "Sermon sur la montagne" était notre outil de travail, notre espérance.

Tandis que notre nouveau domicile se transformait en une sorte de chantier pour bricoleur, on se mit à répondre à la tristesse de la rue en plantant des fleurs sous nos fenêtres; en disposant des jardinières fleuries à notre entrée miteuse.

Dimitrios, un Grec qui vivait avec sa femme Vaitsa au-dessus de nous, au deuxième étage, nous adressa un sourire "fidèle" et nous dit qu'elles seraient volées. Et il eut raison ! On essaya alors un peu de diplomatie, pour ainsi dire, en envoyant une lettre à tous nos voisins dans la rue ! Nous expliquâmes pourquoi nous aurions voulu avoir des fleurs colorées dans cette rue grise, et pourquoi nous pensions que ce serait bien de voir pousser, non seulement nos fleurs, mais beaucoup d'autres aussi. Nous proposâmes aux voisins de les aider à se procurer des fleurs et des pots où les planter. Et puis, finalement, deux jours plus tard, tous nos pots de fleurs se tenaient à nouveau dans notre entrée.

Nous commençâmes à nettoyer la rue. Tous les jours, et pas seulement à notre seuil : tout le long du trottoir. Nos voisins turcs plaisantèrent : "Ah ! vous êtes les nouveaux éboueurs !" Les ordures de la rue ne gênaient pas le moins du monde. Leurs voitures neuves ne faisaient que plus d'effet. Chaque soir, au son de la musique turque leur parvenant par les fenêtres grandes ouvertes de leurs appartements, dans les effluves d'ail et de ragoût, ils les astiquaient pour leur donner plus d'éclat. Tandis que les mamans turques préparaient le repas familial, une grand'mère ou l'un des plus grands enfants, emmenaient les petits, bien lavés et en tenue de dimanche, se balader dans la rue. Ils nous adressaient un sourire de sympathie apitoyée qui signifiait : "Ce que vous, faites tous-les jours ne sert à rien". Une fois, un de nos voisins turcs a, lui aussi, envoyé son fils Sükrü, nettoyer le trottoir. C'est ce qu'il ferait chez lui, expliqua Sükrü, nettoyer, mais ici, dans notre rue, cela ne servirait à rien. Après cela, il prit de l'eau et du sel pour en asperger le sol, et dit que cela porterait chance à leur maison. Cela dut blesser le sens de l'honneur du propriétaire allemand qui habitait de l'autre côté de la rue - enfin, c'est ce que l'on suppose - car, le soir suivant, lui aussi se mit à nettoyer le trottoir, avec, bien sûr, l'air lugubre. Son fils, à l'époque, était dans un groupe de jeunes garçons qui prenaient grand plaisir à taquiner et attaquer des enfants étrangers. Je le surpris un jour et en profitai pour le raisonner. Quelques jours plus tard, nous eûmes la visite de son père, notre voisin d'en face. Il voulait nous parler.

Il voulait nous dire qu'il avait réfléchi à ce que j'avais dit à son fils à savoir, que tous les gens du quartier n'avaient pas la vie facile, Allemands comme émigrés, et que tous les enfants sont les mêmes devant Dieu. Il conclut en disant qu'il avait interdit à son fils de continuer à malmenier les petits émigrés. Nous fûmes bien surprises et ravies.

Puis, on se mit à travailler dans l'arrière-cour. On essaya de rassembler tous les déchets jetés des fenêtres, nuit après nuit. Là aussi, nous plantâmes des fleurs, mais une femme, debout à son balcon, nous interpella : "Les sacrés petits Turcs vont tout vous casser !" Et elle avait raison ! Les enfants, d'où qu'ils viennent, cassèrent tout ce qui n'était pas fixé à un mur. Beaucoup de carreaux du sous-sol partirent en éclats, y compris l'un des nôtres, lorsque les enfants se mirent en tête de trouver lequel tirait le mieux dans un ballon. Nos voisins allemands-à qui tout cela déplaisait fort, lançaient chaque jour des imprécations contre ces terribles enfants immigrés.

Nous en comptâmes vingt-sept. Bien sûr qu'ils étaient terribles ! mais terribles, en raison de la tristesse et de l'hostilité du quartier. Et ils avaient le sentiment d'être haïs et rejetés. On essaya donc de se rapprocher de ces enfants, en espérant gagner leur confiance. On repéra leur chef : un petit gros, Attila. Il raffolait de toutes les expressions grossières en allemand. On s'amusa quand, avec le sourire - comme un petit clown - il nous répétait : "Je ne sais rien, j'ai rien fait, j'ai rien vu..." Ectugrul, Nurhayat et Aicha, ses frères et soeurs, se groupèrent bientôt à nos côtés et lentement les autres enfants les rejoignirent. Quelques noms au passage : Samet, Bilent, Mehmet, Sican, Oktay, Mustafa, Perihan, Lulu, Maria et les autres.

Attila le chef, devint bientôt notre meilleur ami. Nous lui déléguâmes certaines responsabilités - par exemple, quand on dessinait, c'est lui qui était chargé du papier et des crayons. Et plus tard, quand on commença à jardiner avec les enfants, il était responsable des outils et devait vérifier qu'ils étaient tous bien rangés. On planta des haies et des buissons, des arbres et des arbustes. On fit des plates-bandes où planter avec les enfants fleurs, tomates, carottes, pommes de terre et oignons. Après quelque temps, leurs parents nous invitèrent à prendre le thé avec eux, et goûter les délicieux repas du soir. Un père de famille nous aida même à rassembler et emmener les déchets qui volaient toujours des fenêtres. Et il en dit un mot aux familles du voisinage, leur demandant de mettre fin à cette mauvaise habitude - ce qui fut fait.

Tout cela semblait merveilleux ...jusqu'à notre retour chez nous un soir où, en rentrant, nous jetâmes un coup d'oeil à la cour : les framboisiers que nous venions de planter en haie avaient tous disparu. Quand nous les interrogeâmes pour savoir ce qui s'était passé, les enfants répondirent : "Oh, ben ...on jouait à Robin des Bois, il nous fallait des arcs et des flèches". Nous nous regardâmes et on répondit : "Bien sûr qu'il vous en fallait, on en avait besoin nous aussi, quand on était petits".

En plein dans ces débuts encourageants, nous fûmes confrontés à un problème nouveau et très difficile. Deux jeunes familles allemandes s'installèrent dans le quartier, et deux de leurs garçons, âgés de 11 et 13 ans, trouvèrent très

drôle de détruire tout ce que les petits immigrés avaient planté. Ils leur lancèrent des injures et demandèrent si cela allait devenir une cour turque, et hurlèrent qu'ils devraient tous retourner d'où ils venaient. C'était terrible. Leurs parents, toujours ivres, braillaient la même chose de leur fenêtre. Puis, un dimanche après-midi, nous nous trouvâmes incapables de nous débrouiller tout seuls : on appela la police. On leur demanda de nous aider de manière calme, compréhensive. Deux jeunes policiers arrivèrent en voiture, regardèrent les dégâts, consolèrent les enfants qui pleuraient, séchèrent leurs larmes et parlèrent calmement aux parents turcs. Ils essayèrent aussi de parler aux familles allemandes, mais sans succès : ils s'étaient retranchés derrière leurs portes et leurs fenêtres closes.

Cet après-midi-là et au cours des jours suivants, des voitures de police patrouillèrent lentement dans le quartier, et chacun savait pourquoi. Le soir du même jour, on poussa sous notre porte une lettre avec le message suivant : "Espèce de femmes turques ! Vous puez autant que vos amis les Turcs". Et, sur notre palier, on avait vidé le contenu d'une poubelle. Les attaques de la cour cessèrent, mais chaque matin on trouvait, à notre porte, le même spectacle peu appétissant. Mais cela ne nous empêchait pas de vivre. Au moins toute cette affaire avait entraîné quelque chose d'autre, de très positif : nos voisins allemands âgés, qui vivaient derrière la cour, changèrent d'avis et se mirent à parler de "nos enfants", allant même parfois jusqu'à leur offrir des glaces et de la limonade.

Quelques semaines plus tard, les deux garçons allemands vinrent jusqu'à moi dans la rue pour me demander : "Dites-nous, vous n'aimez que les enfants turcs ?" Je fus interloquée. "Non", leur dis-je, et je demandai pourquoi ils me posaient cette question. "Eh bien, c'est ce qu'on se disait" répondirent-ils. "Vous savez, nous aussi on aimerait bien jouer dans votre cour". Une pensée me vint à l'esprit : "Mon Dieu, que les enfants sont merveilleux !" Et, à voix haute, voici ce que je leur répondis

"Pour moi, tous les enfants ont la même importance, et si vous jouez gentiment avec les enfants turcs, bien sûr, vous êtes les bienvenus. A propos, si vous voulez, vous aurez vous aussi, votre coin de potager à vous". La glace était rompue.

Là où il y a beaucoup d'enfants, il y a d'habitude beaucoup de bruit surtout quand ils jouent au football. Tous les voisins, les parents allemands mais les turcs également se sont plaints du bruit, car les chambres donnent toujours sur la cour, et beaucoup de personnes travaillant la nuit veulent dormir pendant la journée. Comment concilier des besoins et des impératifs aussi différents ? Il fallait faire un sérieux effort et nous décidâmes donc de tenter une expérience. Nous achetâmes de petits animaux : des chiens, des poulets, de jolis petits lapins bruns, et quelques cochons d'Inde. Les vœux formulés pour que cela change l'atmosphère et la rende amicale et sereine, se réalisèrent au-delà de toute espérance. Les enfants furent fascinés par les poussins, les chiens et les lapins, et les comblèrent de caresses et d'attentions. Les vieilles personnes allemandes firent de même. A présent, ils parlaient de leur propre enfance et du plaisir qu'ils avaient eu à partager la vie de leurs grands-parents à la ferme. Le football ne se pratique plus dans la rue, qui est devenue depuis lors, résidentielle.

Tout a changé, y compris notre cour. Les voisins également. Treize années se sont écoulées depuis notre arrivée ici. Nos "enfants" ont maintenant 14, 15 et 18 ans. Tous sont à l'école, certains veulent poursuivre leurs études. La jeune Gülcan veut être médecin, même son père est d'accord. Oui, doucement, tout doucement, la tranquillité et l'esprit de bon voisinage ont pris possession de notre quartier. En quelque sorte, l'arbre est encore jeune mais ses racines sont solides.

J'ai récemment surpris dans la rue la conversation suivante: "Madame Guler, quand vous partez en vacances en Turquie avec vos compatriotes en été, c'est si calme, trop calme ! Je suis bien contente que vous soyez de retour". "Oui, madame Albrecht, c'est drôle, quand on est ici, la Turquie et notre ville natale nous manquent. Mais cette fois, on avait hâte de rentrer à Ottensen, mon mari, mes enfants autant que moi..."

Au total, au cours de ces longues années, nous avons avancé à petits pas. mais nous avons la conviction que la seule réponse à la haine dans ce quartier était et ne pouvait être que de donner de l'amour et de la chaleur.

Ma fille a maintenant vingt-cinq ans. Elle sculpte la pierre et travaille à la protection des monuments. Elle est mariée et ne fait donc que des passages dans notre maison, parfois. Mais, sans sa gaîté, son invention, son optimisme et son engagement, cet endroit ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui".

JOHANNA

PHILIPPINES

Dans le deuxième exemple un conflit politique oppose un pays massivement chrétien à une minorité musulmane regroupée dans le sud des Philippines. Les franciscains veulent se situer comme des priants et des frères.

Dans le gros village où ils résident, près de Marawi, "cité islamique", les frères posaient question. Ils ont donc rédigé une lettre adressée au maire

"Cher Monsieur,

le 3 janvier 1984,

"Paix et tout bien" ! C'est avec le souhait de notre Père Saint François que nous, franciscains, sommes venus dans votre ville. Notre espoir le plus profond est que nous puissions remplir pleinement notre vie de ce souhait, pour promouvoir la paix et tout bien à Balo-i.

Parce que nous respectons votre autorité et parce que nous avons entendu exprimer certaines appréhensions, nous nous devons d'expliquer clairement, pour vous et les gens de Balo-i, la raison pour laquelle nous bâtissons notre maison au milieu de vous.

D'abord, nous avons un grand désir de vivre une vie toute simple de fraternité. Nous croyons que la fraternité aide chacun à grandir vers son plein développement humain. Cette dimension d'amour fraternel nous aide à vivre comme des personnes qui reconnaissent et honorent le Dieu unique. Nous espérons que ce sera aussi un moyen d'apporter la liberté et la dignité à tous comme personnes humaines.

Nous désirons aussi que la vie communautaire de notre fraternité soit un apport au dialogue avec tous les gens de cette région. Nous croyons que le dialogue est un chemin pour accroître la vérité et l'amour c'est aussi un partage qui respecte les droits de chacun. Par conséquent, nous comptons dialoguer avec les chrétiens et les aider de toutes les manières possibles. Nous désirons dialoguer avec les musulmans pour accroître leur et notre amour de Dieu et du prochain. Nous serions heureux d'être invités à prendre part aux affaires de la Cité de Balo-i dans la mesure où vous le penserez utile et où on nous le permettra (...).

En essayant de vivre notre vie franciscaine, nous avons l'espoir d'apporter la paix et tout bien, avec l'aide de Dieu".

Vos frères

Au congrès d'Orsay, l'un d'eux a parlé de leur prière et de leur vie de communion avec les musulmans:

"Je me fais le porte-parole d'une communauté de trois frères qui vit dans la petite ville de Balo-i, au sud des Philippines, sur l'île de Mindanao. Balo-i fait partie de la paroisse de la ville de Marawi, se trouvant en plein centre de la région des Philippines qui compte le plus de musulmans. Leur pourcentage s'élève à 99% à Marawi, et 97% pour Balo-i.

Nous autres, frères, vivons parmi les musulmans depuis maintenant sept ans, et nous efforçons de mettre en oeuvre l'objectif fixé par la Prélature de Marawi, c'est-à-dire un dialogue de foi avec les musulmans. On m'a demandé d'exposer notre expérience de la prière parmi les musulmans. La voici.

La première chose qui s'impose est de dire que Balo-i est une communauté qui prie. La communauté en tant que telle est constamment maintenue en éveil face à Dieu et à sa relation avec Lui. Cinq fois par jour retentit l'appel à la prière dans les différentes mosquées de la ville. Beaucoup d'hommes et un certain nombre de femmes s'y rendent régulièrement pour prier. D'autres prient chez eux. Quand nos voisins sont en visite ou au travail, ils nous quittent ou cessent de travailler le temps nécessaire à la prière. Au cours de nos conversations avec des hommes musulmans, nous remarquons qu'au bout de quelques instants, les propos s'orientent vers la religion, ou bien vers Dieu.

Nous autres frères, avons nos propres temps de prière en communauté la matin, le midi et en soirée ; et ces moments-là sont respectés par nos voisins. Si des enfants jouent chez nous et qu'on leur dise qu'il est l'heure pour nous de prier, ils font le silence et nous laissent, de sorte que puissions prier.

Depuis de longues années, se déroule une lutte armée entre les forces musulmanes et les troupes gouvernementales. Le M.N.L.F. (Front National de Libération Moro) lutte pour établir son autonomie et ses droits; centre des forces considérées comme une menace pour leur religion, et même, leur identité. Comme la plupart des soldats du gouvernement sont chrétiens, et puisque nous le sommes nous-mêmes, on devrait avoir tendance à nous identifier à l' "ennemi".

Nos voisins musulmans cependant, qui connaissent notre effort de dialogue et de fraternité, nous assurent que nous n'avons rien à craindre des vrais rebelles du M.N.L.F., car il s'agit d'hommes qui prient aussi. Le danger, à leur avis, vient des forces Tunda, des bandits et des voleurs de bétail ayant des armes, et qui ne prient pas.

L'une des expériences les plus impressionnantes que j'aie faite s'est déroulée dans la Karomatan à la fin du mois du Ramadhan. Les chrétiens là-bas étaient invités à se joindre à la célébration de l'Aid el-Fitr, ou Bouka, qui, cette année-là, se déroulait dans un endroit public. Certains d'entre nous, chrétiens, y allèrent. Après quelques annonces, quelques lectures et prières, il se fit un moment de silence, une longue période de prière silencieuse, dans un silence absolu qui me fit prendre pleinement conscience de la présence de Dieu. C'était là une communauté soudée en un silence d'adoration devant son Dieu. Je n'avais rien connu de tel avant cela, et pas davantage depuis lors.

Un jour où je me trouvais seul à Balo-i, trois musulmans de la mosquée centrale vinrent me voir. Un ustad : Hadj Nasarodin Ben Soleiman, voulait parler de l'Islam avec moi. Je lui fis bon accueil, et nous eûmes une longue discussion, au cours de laquelle il m'expliqua les enseignements de l'Islam. Lorsque je lui dis que je croyais en toutes ces choses-là, il fut interloqué et me dit : "Mais alors, vous êtes musulman !"

Je répondis : "Oui, si on entend par là quelqu'un qui se remet à Dieu et qui est convaincu de ce que vous venez d'exposer. Oui, dans ce cas, je suis musulman". Mais j'ajoutais qu'il y avait des choses en lesquelles nous croyions, et qu'ils ne croient pas. Je fus étonné qu'il me donnât la parole. Je parlai de Dieu fait homme vivant parmi nous, mourant pour nous, etc. Il m'écouta et posa des questions.

Quand ce fut l'heure de la prière et qu'il dut partir, il demanda s'il pouvait d'abord prier. Il se prépara à la prière selon la tradition musulmane et pria pour nous deux, afin que nous nous ouvrons à Dieu et accomplissions Sa volonté. Du moins, c'est ce que j'entendis de la prière. Là-dessus, nous nous séparâmes bons amis. Il faut noter que ce fut lui qui demanda à prier.

Nous, catholiques, essayons de les accompagner (c'est le "duyog") en priant pour eux, en comprenant leur jeûne et leurs croyances. On organise des projections, des séminaires, des conférences, des émissions de radio - animés parfois par des musulmans.

Des prêtres, des laïcs, et en particulier nos sœurs carmélites de Marawi, se joignent aux musulmans pour observer le jeûne, sinon le mois entier, du moins certains jours. Notre Prélatrice a diffusé une série d'émissions quotidiennes sur deux stations de radio pendant le Ramadhan, avec des interviews de musulmans et de chrétiens à propos du jeûne, des enseignements et des rites de l'Islam.

J'aime l'usage que les musulmans font de leur "chapelet" ou tasbih. Je vois les hommes prier au marché, dans la rue ou les transports en commun. C'est un rappel des 99 Beaux Noms de Dieu. J'ai utilisé ces 99 Beaux Noms de Dieu pour nourrir ma méditation. Lorsque je vois quelqu'un utiliser le tasbih dans un transport en commun, je m'efforce de me joindre à lui, me remémorant les nombreux Attributs de Dieu et tous ses bienfaits à l'égard des hommes".

Fr. ERWIN

BASILAN

Dans une autre île du sud des Philippines, trois frères auxquels se joignent quelquefois des jeunes en formation, sont voisins d'une vingtaine de clarisses. La fondation de la fraternité et celle du monastère ont été voulues en même temps comme témoignage franciscain de paix dans cette région en guerre.

Frères et sœurs sont placés entre le camp militaire et les collines où campent les musulmans opposés à l'armée.

Les clarisses se sont installées dans l'école abandonnée : situés entre les deux camps, les bâtiments n'avaient plus de toits.

Le frère responsable est pour les moniales leur chapelain, pour les chrétiens leur curé, pour les musulmans leur tatay (père). Un autre frère est infirmier et les musulmans surtout viennent se faire soigner. Tous et toutes sont là pour prier, aimer, bâtir des ponts.

Si le jour de Noël 1992, les militaires et les "rebelles" n'étaient pas visibles aux réjouissances, ils respectèrent la trêve. Dans et près de la madrasa, trois cents chrétiens et musulmans mangèrent le repas préparé dans la nuit et servi par les frères et les sœurs, et jouèrent ensemble tout au long de la journée.

Dans la nuit, les fusils reprirent leur bruit de mort. Il faudra continuer longtemps à faire se rencontrer les hommes pour que les armes apprennent à se taire, mais Tatay est confiant.

PAKISTAN et MAROC

Ici la situation n'est pas conflictuelle au sens où la minorité serait presque physiquement opprimée. Pourtant on ne peut parler d'une harmonie au sens complet du terme.

Minoritaires les frères et les chrétiens le sont avec un certain nombre de conséquences, mais la rencontre est acceptée et parfois recherchée.

Un danger (dans lequel on tombe fort peu en réalité) est de trouver normale l'interdiction de prêcher ou d'élever en principe qu'un homme n'a pas à changer de religion. L'autre danger est d'accepter que l'oppression majoritaire soit inévitable au point de ne plus réagir.

Si dans mes voyages, j'ai pu surprendre - en deux endroits - des propos au moins ambigus, j'ai surtout rencontré des frères souffrant de ne pas pouvoir communiquer le message par l'Annonce. Dans la sérénité et la confiance en Dieu qui a ses voies, ils portaient cela en eux comme une faiblesse de leur peuple, faiblesse à porter dans leur intercession.

On peut citer deux exemples d'insertion réussis. Au Pakistan, la toute petite minorité chrétienne se donne beaucoup de prêtres et religieux. Nous avons une Vice-Province franciscaine. Les novices issus des villages chrétiens sont immergés dans une fraternité en quartier musulman. La Mission est vécue comme une Incarnation en milieu majoritairement musulman. Cela se concrétise aussi dans une option pour les pauvres, chrétiens ou non-chrétiens : quand j'y étais en 1984, chaque novice passait deux après-midi par semaine avec des malades mentaux, des handicapés physiques ou des mendiants.

Au Maroc, les franciscains sont là depuis 700 ans. On a commencé par insulter l'Islam et les musulmans, mais depuis on s'est rattrapé en respect de l'autre. L'autre est devenu l'hôte qui reçoit et on fait sans cesse mémoire de l'hospitalité reçue. La présence sans proclamation y est vécue comme un appel de Dieu aux frontières de l'Eglise.

Certains frères ont pensé se situer en "dhimmis" volontaires, mais dans la mesure où on est - qu'on le veuille ou non - des étrangers, on ne peut ressentir en sa chair l'injustice d'une telle situation. La réflexion n'a pu continuer sur cette piste, mais elle peut aider spirituellement, certains frères à se considérer comme frères-mineurs, c'est-à-dire des petits et des frères, même aux jours difficiles, dans un pays où la proclamation ne peut être faite.

2. SITUATIONS PLUS HARMONIEUSES

Après avoir regardé des situations plus ou moins conflictuelles, on doit mettre en valeur les expériences vécues en pays où l'harmonie tend à prendre le pas.

Dans le premier cas les musulmans sont très minoritaires. Il est intéressant de voir comment cette vie du fr. Rolf Fernandes, (né aux Caraïbes et entré chez les Franciscains dans la Province de Québec) s'inscrit dans la droite ligne de la Journée de Prière pour la Paix à Assise, le 27 octobre 1986.

Le second évoquera mon expérience personnelle en tant que délégué à la relation avec les musulmans par les Evêques de Côte d'Ivoire.

CANADA

"Je suis né dans les Antilles, à Trinidad. Mes grands-parents paternels, quittant la Madeira en route vers le Brésil par bateau, ont fait naufrage sur la côte de la Guyane-Anglaise et c'est là que naquit mon père. Le père de ma mère est né sur un bateau en provenance d'Allemagne et sa mère était une femme noire, descendante d'esclaves africains. Après la mort de mes grands-pères, mes deux grands-

mères sont venues vivre à la maison avec nous. Une partie de la famille était catholique et l'autre, du côté de ma mère, était anglicane. C'est dans ce milieu inter-racial et interreligieux que j'ai grandi.

La première personne qui frappait à la porte le matin, était une femme qui vendait du lait. Elle était vêtue d'un sari, et mes parents m'ont expliqué qu'elle était hindoue. A l'école il existait, parmi les élèves, différentes traditions religieuses : des hindous, des juifs, des musulmans, des bouddhistes et des chrétiens. C'est dans ce milieu que j'ai trouvé les meilleurs amis de mon enfance. A la tombée du jour, je m'endormais au son des tambours venant d'une religion d'origine africaine, le "shango". A l'époque, ses adeptes n'avaient pas le droit de pratiquer leur religion en ville. Ils le faisaient dans la forêt, et de notre maison, située dans la vallée, on entendait l'écho de leurs tambours. Cette ambiance dans laquelle j'ai grandi est, -- pouce=moi, la base de : toute ma formation interreligieuse.

Après avoir été en Inde à deux reprises, la dernière fois pendant un an, en 1981-82, j'ai vécu à l'ashram du Père Bede Griffiths et j'ai eu l'occasion de participer à un congrès interreligieux dans le sud ; je suis revenu à Montréal et j'ai poursuivi mes efforts plutôt personnels dans ce dialogue jusqu'au printemps de 1987 où j'ai reçu un mandat officiel de notre Ministre Provincial me demandant de travailler à temps plein dans ce ministère. J'ai immédiatement proposé d'instituer la prière interreligieuse pour la paix dans l'esprit d'Assise comme base de notre travail à Montréal. La proposition fut bien accueillie.

Cette expérience fort enrichissante m'a permis de rencontrer les responsables des principales traditions religieuses de Montréal et de favoriser un esprit de dialogue et de paix. Dès le commencement de ce travail, j'ai toujours gardé dans l'esprit, l'image de la rencontre de François d'Assise avec le Sultan. L'histoire de cette rencontre historique demeure une source d'inspiration et de contemplation qui me permet de poursuivre ce travail.

Un des défis majeurs que j'ai rencontrés dans ma démarche a été de me confronter aux différentes tendances que représente la communauté islamique au Québec. Je considère l'attitude fondamentaliste comme étant un des plus grands obstacles à toute communication ou dialogue. Ces tendances s'expliquent par le fait que cette communauté est représentée par des fidèles de races, d'ethnies, de cultures, de langues et d'origines fort variées. Il a donc fallu favoriser le dialogue en tenant compte de ces réalités tout en respectant les différences de chacun des groupes représentés à Montréal. Ces communautés regroupées en différentes tendances, certaines plus fondamentalistes, d'autres plus libérales ont peu de contact entre elles. De plus, au Québec, une grande méconnaissance de cette réalité globale fait que bien souvent un sikh, un hindou ou un musulman est associé à tel ou tel événement politique. Il y a donc tout un travail de sensibilisation à faire. En effet, l'Islam apparaît souvent pour un grand nombre de personnes comme une religion rigoureuse et austère

Je ne peux pas dire que je suis un expert du Coran, par contre, ma connaissance de l'Islam se fait à travers les personnes, les amis musulmans que je fréquente. Je pense à Farhat qui demeure à cinq minutes de marche de chez moi. Souvent on se rencontre autour d'un repas. Avec sa femme et d'autres amis, ils font la prière ensemble chez eux le jeudi soir et parfois je reste et partage le repas avec eux. On se téléphone, on se rencontre, pour parler des événements courants et de la vie de prière et de relation avec Dieu.

Un soir, à la veille de son départ pour un emploi lointain, il tint à me rendre visite. Je lui donnai un petit médaillon avec le mot "Allah" inscrit en arabe. Il fut touché aux larmes et me serra très fort dans ses bras.

Quand nous avons commencé à préparer la première prière, dans l'esprit d'Assise, à Montréal en 1987, j'étais tout simplement au courant qu'il y avait ici un temple hindou, une mosquée, quelques pagodes bouddhistes et des temples des autres religions plus connues ; mais je ne connaissais pas les chefs religieux de ces temples. Peu à peu, je fis le tour de ces lieux de prière avec confiance en demandant à leurs chefs religieux de venir offrir des prières pour la paix avec nous, dans le même lieu. Ils acquiescèrent. Ce fut une démarche qui demanda beaucoup d'effort et de patience. Dès la première

année, nous avons pris la peine de les recevoir avec beaucoup de respect. Ils étaient heureux de cette première expérience et la confiance s'est installée. Le fait que j'y travaille à plein temps m'a permis de faire bien des visites à leurs temples. Aujourd'hui, quand ils viennent pour l'événement d'Assise, ils sont--heureux de se retrouver. Les délégués deviennent des amis entre eux. La glace s'est brisée et la joie de se retrouver rayonne.

L'événement grandit chaque année et prend une dimension importante dans la vie spirituelle de beaucoup de personnes.

Considérant que le tout a commencé comme un rêve et est devenu une réalité me donne confiance. Pour moi, le dialogue interreligieux est d'abord une rencontre entre les personnes. C'est à travers ces personnes que "les religions" se rencontrent. Je veux aller vers l'autre comme un frère, dans un esprit de service et d'humilité. Aussi longtemps que je garde cette perspective, inspirée par François d'Assise, je peux compter avec assurance sur la grâce de son charisme et je peux collaborer à cette oeuvre de l'Esprit-Saint. Je demeure reconnaissant à Dieu pour une telle grâce".

Fr. ROLPH

COTE D'IVOIRE

L'auteur de ce rapport a été dix-huit ans en Côte d'Ivoire. Son expérience - même si elle fut différente - rejoint la vie de ce frère

"Dieu m'a permis de rencontrer toute sorte de musulmans. Il m'a surtout fait la grâce de vivre une aventure spirituelle avec un vieux peul et d'être avec lui à la jointure des deux communautés. Quand j'ai quitté ce pays en 1987, la communauté musulmane organisa au-dessus d'une mosquée une réception islamo-chrétienne. Mon vieux me "donna la route" disant qu'il ne voulait pas égoïstement me garder, heureux malgré sa peine, parce qu'on m'envoyait par le monde porter la parole de réconciliation.

J'en profitais pour revoir une partie du chemin parcouru dans un "discours" dont voici quelques extraits:

"Chers Amis,

Je voudrais d'abord dire merci à Dieu, merci à Allah qui nous a créés, merci à Dieu qui s'est penché sur nous et qui a parlé aux hommes, merci à Allah qui nous a aimés. Merci à Dieu qui, depuis toujours, dans son éternel présent a vu ce groupe islamo-chrétien et béni son travail. Merci à Allah et à vous qui avez organisé ce soir (...).

Je voudrais maintenant dire merci à vous tous qui avez cheminé vers Dieu avec moi depuis parfois plus de quinze ans. Ne pouvant nommer chacun de vous, je vais choisir quelques-uns qui sont le symbole des rencontres, de notre rencontre (...).

Il y a ici Moufou, alors en CM1 à la Mission catholique. Tandis qu'on transmettait aux autres la foi chrétienne, j'essayais de voir avec les enfants musulmans ce qui nous était commun. Je me souviens de cette leçon sur le jugement final des hommes. J'en vins à poser la question : "A votre avis, les chrétiens iront-ils au paradis ou en enfer ?".

Vaste problème théologique qui amena un long silence. Tout à coup, l'un des enfants me dit : "Mon oncle dit qu'ils iront en enfer. - Tous ? -Oui tous".

Je restais très neutre et demandais à un autre : "Mon père dit qu'ils iront en enfer !" Un troisième affirma qu'il ne savait pas. Je ne me rappelle plus de la réponse de Moufou, mais de la petite bande qui était dans mon bureau une moitié pensait que les chrétiens étaient cuits, l'autre continuait à

garder un silence diplomatique. Alors je dis : "Vous savez que je suis chrétien, j'irai donc en enfer ?"
Un cri me répondit

"Non, pas vous", je l'avais échappé belle...

Moufou et ses compagnons sont des hommes aujourd'hui. J'espère qu'ils disent encore : "Non, pas vous".

Je compris avec ces enfants que les rencontres amicales dans le respect de l'autre nous rapprochaient de Dieu. Serrons-nous les coudes. Nos prophètes nous confondront à la fin de notre vie et Allah nous reconnaîtra tous comme des témoins de Dieu qui est unique, de Dieu qui est amour.

Il y a aussi ici mon frère Bougourou Abdoulaye, l'imam de VridiCanal, un quartier où résident beaucoup de pauvres, musulmans et chrétiens. Il est avec le chef chrétien de Vridi-Canal et un autre chrétien, Dominique Narkalga.

En octobre 70, je me vois encore dans une cour avec des chrétiens, non loin de la petite mosquée. Je demandais s'il était possible de rencontrer l'imam. Les chrétiens me regardèrent avec des yeux comme ça et je craignais d'avoir commis un péché mortel. Venant d'un prêtre, cette demande semblait les étonner tellement.

Je faisais marche arrière, mais demandais quand même s'ils connaissaient l'imam. Réponse : un "oui" ferme. S'ils fréquentaient ! réponse : un "oui" évasif. Je compris quand même qu'ils partageaient mon péché mortel, mais qu'ils n'osaient le dire. Alors je repartis à l'attaque

"Et si j'allais visiter l'imam, que diraient les chrétiens ?" Stupéfaits, ils finissent par dire : "Ils seraient contents !" - "Alors, on y va ensemble ?" Et depuis nos rencontres durent toujours. Demain il y aura une réunion comme celle-ci. Il y aura moins de théologiens, mais il y aura autant de foi et d'amour.

J'ai compris que si on guide les gens à se rencontrer dans le respect de la foi de l'autre, on amènera les croyants non pas à mélanger tout, mais à approfondir leur Foi et à s'approcher de Dieu avec les compagnons différents qu'Il met sur leur route.

Je voudrais nommer à présent un chrétien et un musulman qui nous attendent près de Dieu : Cissé Alpha et J.F. Dufour.

Dans l'Evangile, il est dit : "Si la semence jetée en terre ne meure pas, elle ne peut porter du fruit". Ils furent notre semence. Allah avait donné ces deux hommes, Allah les a repris. Que Dieu soit béni ! comme dit Job dans l'Ecriture.

Mais comment ce soir ne pas évaluer leur absence en même temps que leur présence car nos morts sont vivants. J.F. Dufour fut un des premiers du groupe et après avoir quitté la Côte d'Ivoire, il continua à Bamako et en France. Dieu signa sa vie : cinq jeunes musulmans avec le beau-frère de Jean-François portèrent son corps à l'église et à la tombe et on permit aux enfants de faire, avant la célébration chrétienne, une prière musulmane dans l'église, pour leur père adoptif.

J.F. Dufour et Cissé Alpha sont morts jeunes, au même âge, mais ils souhaitaient que la réconciliation entre croyants continue et grandisse

Vous ne serez pas étonnés si je termine par "l'ami de Dieu et notre ami El Hadj Sakho Boubakar", mon père.

En janvier 1984, j'étais aux Philippines et on me demanda un article pour les franciscains d'Asie. Je racontais nos rencontres de groupe et je parlais de l'aventure spirituelle que je vis avec Baba. Je disais que sans rien nier de nos différences dogmatiques, nous cheminions ensemble et nous aidions

à nous rapprocher de Dieu. J'ajoutais : "Lorsque viendra le temps de m'éloigner de la Côte d'Ivoire, Baba sera au premier rang de ceux que j'aurai la peine de quitter".

Je dois dire que je n'ai pas encore l'impression de le quitter : même loin l'un de l'autre, nous nous sentons très présents l'un à l'autre. Déjà dans "Dieu est Courtoisie", j'avais : -résumé cette aventure,-spirituelle de croyants en dédiant ce livre à "El Hadj Sakho Boubakar, avec qui je chemine vers le Dieu unique, son fils Yaya, frère mineur et prêtre".

Si je pars aussi sans chagrin, sinon sans peine, c'est grâce aussi à R. Deniel qui, avec moi, a fait le petit livre "Ami de Dieu et notre ami". Si les mots ne peuvent dire ce qui s'est passé entre Baba et moi, ce livre donne la pensée de mon vieux et laisse entrevoir le travail de Dieu en lui et en moi (...).

Je pars donc comme votre commis voyageur. Je ne me sens pas un vagabond, mais fils spirituel de Baba, je suis un peul, un peul spirituel. Les peuls n'ont pas de patrie, vous savez, ils ont des pâturages. Je ne pousse pas les moutons, je pousse les avions...

Je voudrais surtout pousser chrétiens et musulmans à nomadiser ensemble sous la tente de Dieu qu'est la terre, en attendant de nous retrouver ensemble dans la terre de la Résurrection, la terre des grands Vivants, près de Dieu".

Fr. GWENOLE

TANZANIE

La troisième tranche de vie se situe à l'autre bout de l'Afrique Noire en Tanzanie. Là les chrétiens seraient 44% tandis que les musulmans formeraient le tiers de la population.

Les croyants vivent aussi une situation d'harmonie dans la convivialité. Fr. Cornelius Smith cache, sous un humour très britannique, sa merveilleuse expérience

"A Kemondo par exemple, les catholiques se retrouvent chez un voisin musulman pour leur Rosaire hebdomadaire. Quand la communauté catholique de Kemondo voulut une toiture neuve pour la sacristie de l'église, les musulmans vinrent à la messe et firent une contribution généreuse. Chrétiens comme musulmans s'associent aux deuils et enterrements de leurs voisins. En ville, les Chi'ites ont engagé une chrétienne pour enseigner l'anglais à leurs enfants. Et, il y a quelques années, quand s'ouvrit la cathédrale, ce fut l'un des hommes d'affaires chi'ite qui finança les célébrations qui suivirent cette ouverture. Les musulmans vont souvent voir les Clarisses à Itahwa pour leur demander des prières à l'intention de leurs familles et amis.

Je sais bien qu'il existe des tensions entre les deux groupes dans certaines régions, en fonction du groupe de musulmans qui y habite et de leur nombre, mais, dans l'ensemble, aucun problème majeur de cohabitation n'est venu à ma connaissance. Cela me semble naturel puisque, comme c'est souvent le cas ici, les familles sont de foi et de confession diverses : musulmane et chrétienne. L'unité familiale, tout comme la paix de la communauté, est très importante.

Je suis aumônier à l'hôpital régional de Bukoba. Il s'agit d'un hôpital du gouvernement avec 250 lits et parfois jusqu'à 450 hospitalisés.

Pour beaucoup de malades musulmans, je suis probablement le premier prêtre catholique à qui ils aient l'occasion de parler. Ils sont toujours polis et si, comme c'est souvent le cas pour beaucoup d'autres malades, ils n'ont pas de visites, ils sont toujours heureux de me voir. Ceci cependant, s'applique surtout aux malades de sexe masculin ; les femmes, pour des raisons culturelles et religieuses, étant ordinairement plus réservées.

Les malades catholiques me demandent souvent une bénédiction, ou moi-même la leur propose. A maintes occasions, les malades musulmans des lits voisins m'appellent à leur chevet ou à

leur côté, pour que je les bénisse aussi. Bien souvent on me demande : "Pourquoi ne nous bénissez--vous pas aussi ?"

Dans l'ensemble, les hommes musulmans réagissent bien aux prières faites pour eux, les demandant parfois eux-mêmes, ou acceptant l'offre que je leur fais quand j'ai le sentiment que ce sera accepté. Certains, tout de même, refusent, mais toujours poliment. Les femmes d'autre part, n'acceptent ou ne demandent que très rarement une bénédiction venant de moi, mais elles demanderont aux Soeurs Comboniennes -Catherine ou Callista - de prier avec elles, surtout si leurs enfants sont malades.

J'aime à penser que mes fréquentes visites à la mosquée, à mes débuts à l'hôpital, ne furent pas étrangères à la nomination au poste de Visiteur Hospitalier de J., musulman sunnite. Quand je trouvais des musulmans esseulés, avec tant de besoins matériels de toutes sortes, je me rendais à la mosquée pour y demander de l'aide. On m'en donnait, sauf s'il s'agissait d'une femme. Je découvris plus tard qu'on ne donnait de l'aide qu'aux musulmans se rendant régulièrement à la mosquée de leur village. Pas de prière à la mosquée, pas de secours !

Un jour, une jeune musulmane fut admise au pavillon 9, le pavillon d'isolation. Elle avait le sida. A notre première rencontre, elle me demanda d'être baptisée. "Je veux mourir chrétienne", me dit-elle. Elle me dit n'avoir ni parents, ni mari, ni enfants. Toutes les personnes de sa famille étaient mortes. Je ne pensais pas judicieux de précipiter les choses, car de telles histoires ne se confirment pas toujours. Je lui dis que Sœur Catherine viendrait la voir ce jour-là et qu'elles pourraient parler ensemble. Avant que je ne parte, elle me demanda de prier pour elle.

Sœur Catherine alla la voir, et elles parlèrent de la Foi. Le lendemain, son état de santé avait gravement empiré, et le docteur le lui fit savoir. Il lui demanda si elle désirait qu'il envoie chercher l'Imam de la mosquée voisine. Elle exigea le Baptême, répétant de nouveau qu'elle voulait mourir chrétienne. Comme c'était mon jour de congé, je ne pus être tenu au courant et ce fut Sœur Catherine qui vint administrer le sacrement de Baptême. La femme l'interrompit et lui dit qu'elle voulait être appelée Béatrice. Ce fut donc fait, et elle mourut quelques heures plus tard.

Le prêtre de la paroisse de Bukoba en fut informé, et les dispositions furent prises en vue de l'enterrement, mais en raison de problèmes de communications, les catholiques prirent du retard pour aller chercher le corps à la morgue. Les musulmans étaient présents sur le qui-vive, et, à cause de notre retard, pensèrent que nous ne tenions pas à l'enterrement. Aussi vinrent-ils eux-mêmes la chercher pour la mettre en terre.

Après cela, l'activité des musulmans se fit effervescente. Les trois ou quatre semaines qui suivirent, on se rendait à l'hôpital deux fois par jour, et on fit une liste de noms pour tous les malades musulmans. Mais cela ne dura pas. Les "affaires" pointèrent à nouveau leur tête, et les gens redevinrent trop occupés pour trouver le temps de se rendre à l'hôpital.

Je donnai à J., qui m'interrogea longuement, ma propre version des faits. Il ne fut ni impoli, ni désagréable. Je crois que le fait qu'ils aient pu aller chercher le corps et l'enterrer selon les rites musulmans, avait désamorcé toute l'affaire. Mais pendant quelque temps, on fronça les sourcils et on détourna les yeux quand je rencontrais des musulmans en ville, qui d'habitude étaient très amicaux.

Le pavillon que je préfère - si je peux m'exprimer ainsi - celui où je me sens le plus utile, est celui des prisonniers. Il comporte neuf lits, et parfois vingt-deux malades. Leur condition fait quelquefois vraiment pitié. Il s'agit surtout d'hommes jeunes, ayant perdu la santé et dépourvus de tout, que l'on envoie là de toute la région. Parfois, il n'y a pour eux ni médicaments, ni même de savon pour la toilette, et souvent -c'est d'ailleurs un problème qu'ils partagent avec tous les autres malades - il n'y a pas d'eau pour se laver. La gale et le scorbut se rencontrent souvent parmi eux.

Chez eux, je trouve souvent de jeunes musulmans. En fait, je pourrais dire qu'il y a toujours un ou deux musulmans dans le pavillon. Je les traite comme les autres. S'ils ont besoin de savon ou de médicaments, j'essaie de leur en procurer. Je parle de la messe dominicale et je leur dis que nous y prions pour eux. Lorsque meurt l'un d'entre eux, son nom est toujours mentionné dans la prière des morts. Je leur demande s'ils aimeraient recevoir une bénédiction pendant la messe, au moment de la communion. Je propose la même chose aux catholiques. Parfois ils me répondent oui, et à l'occasion non. Mais si c'est non, ils apprécient toujours ma prière quand je leur dis : "Mungu Abariki", c'est-à-dire : "Dieu vous bénisse !"

Un jour où deux malades étaient à l'agonie - l'un catholique, l'autre musulman - celui qui était catholique me demanda un Rosaire que je lui donnai. Puis je me demandai si le musulman aimerait tenir un chapelet musulman. Je le lui demandai, et il me répondit que cela lui ferait très plaisir. Je sortais lui en acheter un. Les deux hommes moururent ce jour-là.

Il n'y a jamais aucun problème à propos de la messe dans ce pavillon. Les malades qui peuvent se lever et s'asseoir à la table qui nous sert d'autel le font, et les musulmans se joignent à nous. Personne ne veut se sentir exclu. Le dimanche de la Trinité les rend un peu perplexes et, grâce à Dieu, je n'ai jamais eu jusqu'à présent de prisonnier musulman Ahmadiyya.

En ce qui concerne les soldats qui montent la garde à l'entrée du pavillon, il est remarquable que le groupe le plus calme durant la messe soit celui des musulmans. D'habitude, je dois demander aux chrétiens d'être calmes. Les musulmans s'assoient à la porte pendant la messe, alors que, le plus souvent, les chrétiens s'installent plus loin, près du portail. Il y a des exceptions, mais en général, les musulmans font preuve de plus de respect pour la liturgie.

Les malades musulmans peuvent me surprendre. Le Jeudi-Saint, l'an dernier, je vins dire la messe sans Sœur Catherine et son petit groupe d'aspirantes - la présence de ces jeunes dames a un effet "thérapeutique" sur les malades ! - et découvrir avec horreur n'avoir un livre de cantiques que dans le dialecte local et pas en Kiswahili. Comme j'avais quelque chose à faire dans un autre pavillon avant de commencer la messe, je laissai le livre aux malades, en leur demandant de choisir les cantiques. A mon retour, ils dirent n'avoir trouvé aucun cantique qu'ils connaissaient. Il y avait alors 8 malades : 4 catholiques, 3 luthériens et un musulman. Je demandai aux luthériens s'ils voulaient bien chanter, mais ils ne connaissaient que les cantiques kiswahili et, sans livre pour les guider, ne se souvenaient plus des paroles. A ce moment-là Daouda annonça qu'il connaissait beaucoup de cantiques catholiques kihaya. Je lui donnais alors le livre. Il choisit seulement deux cantiques, tous deux adressés à la Sainte Vierge et, avant qu'il ne puisse les finir - ils étaient très longs ! - même les luthériens s'étaient joints au chœur. Daouda me dit qu'il avait beaucoup de catholiques parmi les membres de sa famille, et qu'il y avait une église catholique près de chez lui. Il entendait la chorale répéter en semaine, voilà comment il connaissait les cantiques.

J'aime vraiment mon travail, d'une manière à la fois triste et heureuse. Tant de gens attachants meurent chaque semaine. Je travaille avec l'espoir que, grâce à ma présence parmi les malades, les catholiques trouvent la preuve que l'Eglise ne les a pas oubliés, et aussi l'espoir que les musulmans puissent sentir qu'ils ne sont pas-exclus de l'amour. Au Christ".

Fr. CORNELIUS

INDONESIE

Parmi les nations où les franciscains vivent en situation d'harmonie avec les musulmans on ne peut taire l'Indonésie. Le fr. Alphons Suhardi, ofm, est depuis longtemps le délégué de l'Episcopat pour les relations oecuméniques et interreligieuses.

La Foi en Dieu unique est un des piliers du Pancasila. Pour désigner Dieu on a pris Tuha, le vieux mot de la religion traditionnelle au lieu de mettre Allah qui aurait semblé privilégier l'Islam. Le

fait est d'autant plus étonnant que, sans complexe, la liturgie catholique (et protestante peut-être) désigne Dieu et d'autres termes religieux à l'aide du vocabulaire arabe et coranique.

En 1984 j'ai participé à la rencontre annuelle des leaders religieux organisée par le Ministère des Affaires religieuses. Cette année-là on visitait les maisons de formation théologique des cinq religions officielles.

Même si ce n'est pas le Paradis pour les minorités, l'Umma et les communautés non musulmanes vivent en Indonésie une situation d'harmonie sur laquelle les médias n'insistent pas beaucoup. Cela peut ne pas durer, mais pourquoi crier avant d'avoir peur ! Pourquoi parler de l'islamisme montant alors qu'on n'a pas souligné l'harmonie qui prévaut jusqu'à présent.

On se plaint - non sans raison - du manque de réponse de l'Umma. On devrait - par souci de vérité au moins - d'autant plus souligner le cas de l'Indonésie, la plus grande nation musulmane du monde, qui met ses minorités religieuses sur un plan d'égalité avec l'Islam.

Voici un témoignage:

"Mon expérience est bonne. Pendant 16 ans, j'ai vécu dans une famille musulmane : mes parents étaient musulmans. Mon père a toujours prié et chaque vendredi, il allait prier à la mosquée. Ma mère allait seulement pendant le Ramadan, sur la place, prier avec les autres musulmans. Je ne sais pas ce qu'ils disaient à Dieu, mais ce sont, je le sais, des gens simples, toujours prêts à adorer Dieu. Et j'ai grandi dans ma famille musulmane. J'apprends beaucoup de choses de mes parents. Il y a trois ans (1987), mes parents ont été baptisés. Je ne leur ai pas demandé de devenir chrétiens. Je pense que la grâce de Dieu travaille partout l'humanité. Après mon ordination presbytérale dans l'Ordre franciscain, j'ai travaillé dans une paroisse à majorité musulmane. Quand je réfléchis sur mon expérience, je vois que Dieu est très bon pour nous et aussi pour les musulmans.

Notre devoir de frères mineurs est de proclamer Jésus-Christ, Bonne Nouvelle pour chacun; de vivre en paix avec les musulmans et les autres; de porter aide et secours à ceux qui sont dans le besoin. Ainsi notre attitude de franciscain, notre témoignage de croyant en Christ, nos travaux de serviteur de Dieu, et notre vie seront un instrument de la paix et de la volonté de Dieu dans ce monde..."

Fr. MARTIN

CONCLUSION

Notre famille franciscaine vit ou subit des situations fort diverses. Il nous faut les porter en fraternité. Cela va de la nuit de l'auto-défense à la lumière de la fraternité interreligieuse.

Je vois chez nous - mais c'est vrai pour toute l'Église - quatre formes d'insertion parmi les musulmans

Plus près de la nuit, il y a:

1. La rencontre imposée et l'auto-défense. Les frères du Proche-Orient ont pris sur eux les souffrances de leur peuple. Il se sont inculturés dans une minorité opprimée, et l'évanouissement provoqué de leur chrétienté ne les prédispose pas à un regard d'estime. Sans doute, avons-nous mieux compris leurs réticences. Pouvons-nous leur demander de croire que l'Islam existe ailleurs sous d'autres formes ? Pouvons-nous leur demander de croire que nous ne sommes pas tous naïfs, et que la rencontre vécue ailleurs ne nous empêche pas de penser à eux

Plus près de la lumière, il y a:

2. *L'acceptation du fait minoritaire.* Je pense surtout à la Province du Pakistan et aux Custodies du Maroc. Plantés au cœur de l'Islam, volontairement ou non, des frères veulent et peuvent revivre l'itinéraire de Jésus venu parmi les siens. L'Incarnation y est vécue comme une mission d'Église.

3. Une troisième forme d'insertion est la *cohabitation officiellement* recherchée. Ainsi, les frères indonésiens sont témoins et acteurs d'un fait capital : l'acceptation du pluralisme religieux qui se réalise dans la plus grande nation musulmane du monde. La crainte hypothétique ou éventuelle d'un changement d'atmosphère ne peut nous empêcher de chanter avec eux joyeusement le Cantique des Créatures.

Et ce chant-là résonne aussi au son des tams-tams dans la forêt africaine.

Cette acceptation et cette recherche de la co-habitation positive se vit aussi en Europe et les témoins comme Johanna rencontrés en Allemagne, dans le 1^{er} et le 3^{ème} Ordres, m'ont convaincu que notre apport franciscain est non seulement indispensable, mais qu'il est porteur de fruits.

4. Enfin, en pleine lumière, il y a *l'entrée en fraternité inter-reLigieuse*. La rencontre est recherchée même au cœur de la division comme à Mindanao, dans une Église qui se tourne vers les musulmans.

La mission est surtout contemplative dans la prière solitaire (au Maroc) ou interreligieuse (au Canada). Elle se vit aussi dans l'action discrète au milieu des chrétiens et des musulmans réunis dans la même pauvreté de la prison et de l'hôpital, mais aussi par l' "Amour sans frontière" et l'humour très british d'un Fr. Cornelius en Tanzanie.

Nous ne savons pas ce que le monde musulman sera demain : plus agressif ? Plus ouvert ? Aujourd'hui, il y a des coins de lumière. Aujourd'hui et demain, nous devons être des témoins. Notre relation fraternelle avec les musulmans n'est pas le fruit d'une ouverture d'esprit, elle est une exigence chrétienne ; elle n'est pas un luxe de nantis, elle est une nécessité de notre minorité franciscaine.

François d'Assise n'a pas vécu longtemps parmi les musulmans ; il a été un pont par-dessus l'abîme des guerres religieuses. Il n'a pas vécu longtemps "parmi", mais il est revenu dans sa propre culture, avec un regard nouveau porté sur l'autre. Et comme un voyageur qui ne peut tout transmettre, il a dit : "Allez voir !" Allez voir en petit qui écoute, en mineur qui dialogue. Même si vous ne pouvez proclamer l'Evangile sur les toits, vivez-le sous les toits. Pas dans le silence d'un cloître, mais dans la vie fraternelle de chaque jour.

Si Dieu le veut et si l'autre accepte, l'annonce par la vie peut devenir proclamation et invitation au repas de l'Agneau, mais le temps de Nazareth est déjà accomplissement de notre vocation franciscaine.

Il y a trois façons de regarder les musulmans

- avec naïveté,
- avec mépris,
- avec réalisme !

Si notre regard ne comporte pas un préjugé favorable pour les personnes, notre regard ne sera pas celui de Vatican II : "L'Eglise regarde aussi avec estime les musulmans..." (NA 3). Voilà le réalisme chrétien, voilà le réalisme franciscain. Dans le chapitre 16, François reprend l'évangile de la Mission mais, de peur que nous en abusions, il ose omettre le passage : "Si on ne vous écoute pas, secouez la poussière de vos sandales". Nous ne pourrions jamais secouer la poussière de nos sandales sans quitter la voie de notre Père.

Par le dialogue de la vie, nous préparons le dialogue final de tous sur l'amour. Dans la grande rencontre, Dieu ne proclamera pas : "Tu as fait ceci ou tu as fait cela", mais il dialoguera : "Mon petit, comment as-tu aimé ? Comment peux-tu maintenant mieux aimer encore pour te tenir bien dans ta peau de fils, de fille de Dieu, en mon Royaume ?

Le séjour dans le camp musulman de Damiette, c'était la rencontre impossible devenue réalité. La rencontre impossible enfin réalisée, c'est voir un frère en celui qui ne veut pas de moi ou dont je ne voulais pas, parce que j'ai fait se rencontrer le Christ qui est en moi et le Christ qui est en lui.

FRERE GWENOLE JEUSSET, ofm



SE COMPRENDRE

Rédaction & Administration: Ph. Thiriez

SMA-PB - 7, rue du Planit - 69110 Ste Foy-lès-Lyon - France

Tél. 04 78 59 20 42

Fax: 04 78 59 88 61

Abonnements (10 numéros par an, de Janvier à Décembre)

France: 26 € (175 F) - Etranger: 30 € (200 F) - CCP 15 263 74 H Paris

Site Internet: <http://www.comprendre.org>

adresse e-mail: contact@comprendre.org